



LE TAMBOUR DU ROI

Un jeune homme de bonne maison s'était engagé dans les armées. C'était un vaillant soldat, un joyeux compagnon, aimé de ses chefs et de ses camarades, mais bien qu'il fût fils de noblesse, il n'avait qu'une ambition : être tambour du roi. Il joua si habilement de son instrument qu'au bout de sept ans, lorsqu'il obtint son congé, on le lui laissa.

Il s'en revenait à la maison, heureux et fier du devoir accompli, et en envoyant aux échos des roulades sonores, quand un jour il se perdit dans une forêt qui semblait n'avoir pas d'issues. Le soir tombait et il était impossible de se reconnaître dans les sentiers.

Un ermite qui vivait là, au milieu d'une clairière, lui offrit l'hospitalité de son humble cabane de branchages.

« Tu es ici chez toi, mon fils, lui dit le saint homme. Tu mangeras à ta faim, tu boiras à ta soif et tu dormiras ton soûl, mais je te recommande une chose : demain, tu ne me verras pas, car je pars de grand matin. N'oublie pas cependant d'être levé avant le soleil, car si tu avais le malheur de t'oublier au lit, tu ne pourrais pas quitter la maison de la journée.

— Vraiment, s'écria le soldat, et qui donc m'en empêcherait ? Je ne crains ni homme, ni diable.

— Si fait, tu craindras celui-là, reprit le vieillard. Il s'agit en effet d'un affreux serpent qui, au premier rayon de soleil, vient s'enrouler contre un arbre, là, en face de cette porte et qui, jusqu'au crépuscule, demeure à cette place, tandis que les filles du roi prennent leur bain et lavent leur linge fin dans l'étang que tu aperçois parmi la feuillée, plus loin. »

Le lendemain, l'aube n'avait pas encore paru que l'ermite s'en allait. Le jeune homme continuait à ronfler bruyamment. Il y avait déjà beau temps que le soleil brillait sur l'horizon quand il se réveilla. Les paroles de son hôte lui revinrent aussitôt à l'esprit.

« Voyons, dit-il, ce qu'il y a de vrai. »

Il entrouvrit la porte. Un cri d'horreur lui échappa des lèvres. La monstrueuse bête était à deux pas, parmi les branches d'un chêne, dardant sur lui ses yeux glauques et troublants et vomissant le venin. Il ne fallait pas songer à s'esquiver. Il eût été happé à l'instant. Que faire ?

Il cherchait dans sa tête le parti qu'il aurait à prendre, lorsque son regard tomba sur son tambour. Il se frappa le front. « J'ai mon affaire », s'écria-t-il.

Il se mit à battre la caisse avec une ardeur inaccoutumée. Les coups résonnaient secs, précipités, assourdissants, en cascade furieuse. On aurait cru qu'un orage était déchaîné sur la forêt. Les oiseaux s'étaient blottis de terreur au plus épais du feuillage ou s'étaient enfuis. Le serpent non plus n'attendit pas son reste. Déroulant ses immenses nœuds, il disparut au fond du bois, sans oser regarder derrière lui.

Le premier mot de l'ermite, à son retour, le soir, fut : « Que t'est-il arrivé ? »

– Rien de fâcheux, répondit-il. J'ai mis en fuite le serpent. »

Le vieillard ne put dissimuler sa surprise. « Tu as mis en fuite le serpent ! alors tu as fait ce que nul n'a jamais pu faire. As-tu vu aussi les filles du roi ? »

– Non, avoua-t-il avec regret. J'étais trop occupé de mon tambour.

– Ouvre l'œil demain. »

Le jour suivant, le serpent montait à son poste avec l'aube, mais déjà le soldat était aussi sur le seuil. Quelques coups de baguette sur son instrument et il advint ce qui était advenu la veille. Le monstre s'en alla précipitamment. Justement, au même moment, les trois filles du roi prenaient leurs ébats au milieu de l'étang. Toutes trois étaient d'une beauté merveilleuse, à faire

pâlier les étoiles, et toutes trois se ressemblaient de singulière sorte. Pour les distinguer, on avait été obligé de leur nouer au bras des rubans de nuance différente. La première avait pris le rouge, la seconde le blanc, la troisième le bleu.

« Quelle est la meilleure de ces trois grâces ? demanda-t-il à l'ermite.

– Celle du milieu, la blanche, répliqua le vieillard.

– Eh bien ! celle-là sera ma femme ! » déclara-t-il.

Or, en regardant de plus près, il s'aperçut que cette superbe créature avait des ailes. C'était plutôt singulier, mais que lui importait ! il avait mis son idée sur celle-là ; il lui fallait celle-là (1).

Le troisième jour, quand le serpent fut parti, il s'approcha à pas de loup, se cacha derrière les saules et comme les baigneuses accostaient au rivage, il étendit la main et se saisit de celle qu'il visait. Les deux autres s'enfuirent, en poussant des cris de terreur.

« Que me voulez-vous, étranger ?, s'écria la prisonnière.

– Je ne vous veux aucun mal, loin de là, belle princesse, répondit-il. Je suis ici pour obtenir de vous une seule faveur : que vous soyez mon épouse. »

À sa grande surprise et aussi à sa grande joie, la jeune fille n'eut même pas une minute d'hésitation : « J'y consens, fit-elle avec une simplicité pleine d'abandon et une bonne grâce dépourvue d'artifice. À quand les noces ? »

– Dès aujourd'hui, si cela ne tient qu'à moi. Nous avons ici un ermite ; il bénira notre union. »

C'était aller un peu vite en besogne. L'ermite modéra leur ardeur. Pour prêter le concours de son ministère, il lui fallait au préalable l'assistance de six autres ermites qui vivaient dans la même forêt ; ces ermites, il était difficile de les découvrir parce qu'ils se cachaient dans les endroits les plus impénétrables, et encore plus difficile peut-être de les amener, parce qu'ils n'aimaient pas à sortir de leur retraite.

Le soldat dut se mettre en campagne. Il fut un an à courir le bois ; il finit cependant par trouver les ermites, mais ce qu'on lui avait dit était très exact. Pas un, de prime abord, ne consentit à le

suivre. Il fut contraint d'user de stratagème. Il avait son tambour. Il imagina d'en jouer à la porte de chacun d'entre eux. Du matin au soir et jusque pendant la nuit, c'étaient d'affreux roulements; les marches succédaient aux charges. Impossible aux saints hommes de se livrer à la prière et de goûter le sommeil. Un ange de Dieu n'y aurait pas résisté. Tous finirent par se laisser convaincre et consentirent à l'accompagner.

Or, lorsque le mariage eut été célébré, voilà que le soldat se sentit pris du désir de revoir au plus tôt les siens : « Il y a si longtemps, disait-il, que je n'ai été au village. J'aurai tant plaisir à embrasser mes parents et à leur présenter mon épouse. »

Son hôte ne put qu'y acquiescer : « Partez, mes enfants, répondit-il, et souvenez-vous du vieil ermite. Le voyage toutefois est long et fatigant. Il ne tient qu'à moi de vous le faciliter. Mon âne vous conduira; acceptez-le. Vous ne sauriez trouver meilleur coureur.

« Je ne vous demande qu'une chose : ne le faites marcher qu'entre le lever et le coucher du soleil et ne le frappez jamais, car vous en auriez regret. »

Pendant quatre ou cinq jours, tout alla à merveille. L'âne semblait voler; il dévorait l'espace. À la nuit, les voyageurs s'installaient où ils étaient arrêtés et dormaient comme ils pouvaient. Ils n'étaient plus très loin du terme et déjà le soldat savourait la joie que son arrivée procurerait à son père et à sa mère, quand un soir, avec le coucher du soleil, ils se trouvèrent engagés dans un chemin creux, au milieu d'une boue épaisse qui montait jusqu'à mi-jambe.

Il n'y avait aucune issue. Il fallait à toute force continuer de l'avant; ils hâtèrent le pas, mais ce fut peine inutile. Le soleil lança un dernier rayon à travers le feuillage et aussitôt l'âne s'arrêta.

Comment sortir de là ? « Hue ! va donc, maudit animal ! » cria le soldat et, oubliant la recommandation de l'ermite, il frappa sa monture.

Le malheureux ! il ne lui avait pas plus tôt touché la croupe que la bête se redressait, le jetait dans le bournier et, jouant du

jarret, disparaissait au loin, tandis que sa femme s'envolait vers les nuages (2).

Il fut obligé de retourner chez l'ermite à pied, par des routes affreuses, et Dieu sait combien de temps et d'efforts cela lui coûta. Du moins eut-il la consolation de retrouver sa femme.

Il voulut l'emmener aussitôt, mais son hôte s'interposa. « Pas si vite, s'écria-t-il; tu ne l'auras pas d'ici un an, à dater de ce jour. Retourne seul chez tes parents. Dans un an, jour pour jour, elle ira te rejoindre. Toutefois, avant de partir, je te donnerai encore un conseil. Garde-toi de t'endormir en route, quelle que soit la durée de ton voyage, car tu perdrais le souvenir de ce qui vient de se passer. »

Le cœur navré de chagrin, le pauvre soldat s'en alla, après avoir adressé un adieu attendri à sa femme. Il marcha pendant trois jours, ne s'arrêtant que pour tremper son pain dans l'eau claire des fontaines, se gardant bien surtout de céder au sommeil. Mais au bout de trois jours, ses forces étaient épuisées. La fatigue avait eu raison de son courage. Il s'assit à l'ombre d'un chêne et s'endormit. Hélas ! ce fut pour son malheur. Lorsqu'il se réveilla deux heures plus tard, il avait oublié sa propre histoire. Il se rappelait seulement qu'il avait été soldat et qu'il retournait chez ses parents.

L'accueil qu'il reçut des siens le consola de ses déboires. Tout le village lui fit fête. Il avait si fière mine dans son habit militaire. Il n'y avait jeune fille qui ne le regardât avec complaisance. L'année n'était pas écoulée qu'on parlait de le marier à une riche héritière.

Cependant, auprès de l'ermite, l'épouse légitime se morfondait. Elle n'avait qu'une pensée, retrouver son mari. Le temps fixé étant enfin échu, elle obtint l'autorisation d'aller le rejoindre.

« Tenez, lui dit le saint homme, voici trois boîtes. Chacune renferme une robe d'une beauté merveilleuse. Sachez vous en servir au mieux de vos intérêts, et vous n'aurez pas lieu de vous en plaindre. »

Le jour même de son arrivée, elle revêtit la première et se porta sur le chemin qui conduisait chez son mari. Justement il se

promenait par là, accompagné de sa future. « Quelle superbe robe ! s'écria celle-ci, au comble de l'admiration ; dites-moi, femme, que me demanderiez-vous en échange ? »

– Elle n'est ni à vendre, ni à céder, répliqua l'autre ; elle est à gagner !

– À gagner ! À quelles conditions ?

– Sans beaucoup de difficultés. Moyennant la permission de passer la nuit dans la chambre qui avoisine celle de votre fiancé. »

La jeune fille se mit à rire : « Qu'à cela ne tienne ! s'écria-t-elle ; j'y consens volontiers. »

Donc, la nuit suivante, l'étrangère, ayant cédé son habit, était introduite dans la chambre qu'elle désirait, auprès de celle où reposait son mari. Or, pendant des heures entières, le serviteur qui veillait sur celui-ci entendit de singulières paroles qui le troublèrent profondément.

« N'avez-vous plus souvenance, murmurait la voix, que vous étiez arrivé chez l'ermite avec votre tambour, et que vous aviez mis en fuite le serpent ? Avez-vous oublié que vous avez épousé la fille du roi et qu'après l'avoir perdue vous deviez la retrouver au bout d'un an ? »

Malheureusement, le dormeur n'entendit rien, car la maligne fiancée avait pris ses précautions et lui avait versé un breuvage qui l'avait jeté dans un sommeil léthargique.

Grande fut sa surprise, quand il apprit de son serviteur ce qui s'était passé.

« Quelles étaient les paroles ? demanda-t-il.

– Je ne saurais les répéter, répondit l'autre ; vous en seriez peiné. »

Le lendemain, l'étrangère était de nouveau sur le chemin des deux amoureux avec une robe plus belle que celle de la veille. La fiancée demeura en extase devant elle.

« Voulez-vous me la céder aux mêmes conditions que l'autre ? s'écria-t-elle.

– J'y consens ! » fit la femme.

Ce soir-là, le valet entendit dans la chambre le même discours que le soir précédent : « N'avez-vous plus souvenance... » mais il lui sembla qu'il y avait des larmes dans la voix.

Quant à son maître, rien ne le réveilla. Le breuvage soporifique l'avait comme anéanti. Du moins exigea-t-il de son serviteur qu'il lui répât les paroles mystérieuses. Quelle était donc cette étrangère ? Il jura qu'il connaîtrait le mot de l'énigme.

Le troisième jour, au moment où il sortait, il aperçut la femme à sa place habituelle, revêtue d'une robe encore plus somptueuse que les deux premières. Sa fiancée ne put résister à la tentation.

« Me l'accordez-vous aussi pour une nuit dans la chambre ? demanda-t-elle.

– Oui, sûrement », lui fut-il répondu.

Or, cette nuit-là, le serviteur usa de ruse. Au breuvage soporifique qu'on versait à son maître, il substitua une liqueur inoffensive, et voilà que celui-ci entendit à son tour les plaintes de l'étrangère.

« N'avez-vous plus souvenance, gémissait-elle, que vous étiez arrivé chez l'ermite avec votre tambour ? »

« Votre tambour ! » le mot lui fit dresser l'oreille. Oui, il se rappelait maintenant. Sa mémoire retrouvait l'ermite, le serpent, les filles du roi ; elle retrouvait aussi celle qu'il avait prise pour épouse, et c'était cette même femme aux brillants atours qui, à deux pas de lui, derrière la muraille, frappait, en pleurant, à la porte de son cœur et s'efforçait de l'émouvoir. Le charme était rompu. Le tambour du roi se reconnaissait lui-même aux accents de l'aimée.

Pour célébrer l'heureux événement, il y eut de grandes fêtes. L'épouse légitime rentra dans ses droits. La fiancée, pour dédommagement, obtint les trois robes qu'elle convoitait, avec son congé, et le conteur reçut, pour son déplacement, autant de bolées de cidre qu'il put prendre et autant de miches de pain blanc qu'il put emporter.

T. 400 (2) avec éléments du T. 425.

La Paroisse Bretonne, février 1912.

« Conté par M. Méliau Le Cam, de Pluméliau ».

1914 (11^e série), p. 31-37 : « En revenant de servir le roi ».

1922 (II), p. 195-198 : « Le tambour du roi ».



NOTES DE L'ÉDITEUR

- (1) Paragraphe qui ne figure pas dans 1914 (11^e série) et 1922 (II).
(2) Dans 1922 (II), elle disparaît simplement sur le dos de l'âne.